

A cela, je répondrai par l'expérience de ce que j'ai vu autour de moi depuis trente ans. Les premiers croisements qui ont eu lieu dans le comté de Chambly, avec nos vaches canadiennes, ont été faits avec les Durham purs. Je me rappelle des magnifiques taureaux de ce temps-là que tenaient les Yule, les Lafontaine, les Larocque, les Sénécal, les Vincent, les Williams, les Préfontaine, les Hurteau, les Ste. Marie, les David, etc. Ce croisement produisit un bétail qui fit la gloire et le profit du comté, pendant plusieurs années.

Il me semble voir les magnifiques vaches du village de Longueuil, d'il y a vingt ans, lorsqu'elles revenaient du pâturage. C'étaient des croisés Durham, aux formes puissantes et d'excellentes laitières. Quelle différence avec nos vaches d'aujourd'hui ? Le prix de ces vaches améliorées était de \$50 à \$75. En 1859, des vachers de Montréal vinrent chercher dans l'étable de mon père, cinq de ces vaches, au prix de \$300, ou de \$350 la pièce. J'ai vu fréquemment, aux enchères, ces vaches croisées atteindre les prix ci-dessus et quelquefois plus. Je le dis hautement, le comté de Chambly était plus en état d'exporter le bétail il y a vingt ans qu'il ne l'est aujourd'hui.

Pourquoi nous sommes-nous défaits d'un bétail aussi avantageux ? Ah oui, pourquoi ? La raison en est bien simple, quoiqu'on peu s'en apercevoir. Dès que nous avons eu des vaches mâles promettant un peu, nous les avons élevés et nous les avons mis en opposition aux pères, à la race pure qui, seule, pouvait maintenir d'une manière constante l'amélioration de nos bêtes à cornes.

Les personnes généreuses qui tenaient, à sacrifier, des animaux aussi coûteux, s'en fatiguèrent et les vendirent, et la source de l'amélioration fut tarie. Nous voyons cela, tous les jours, avec les fils de nos étalons importés. Nous avons beau coup de difficulté à sauver le père de l'opposition de ses fils croisés, qui ne peuvent transmettre régulièrement les qualités de la race pure. C'est une erreur due à l'ignorance, mais qui tend heureusement à disparaître.

Alors le sang de nos croisés, n'étant pas ravivé aux sources de la race pure, nos vaches commencèrent à dépérir et à redevenir canadiennes et moins que canadiennes ; car il leur resta les gros os des Durhams, moins l'ampleur de leurs formes, qui reculent tant de graisse et tant de viande.

A la vue de ce triste résultat, nous nous serions qu'il nous fallait la race Ayrshire. L'Ayrshire commençait à être à la mode. On introduisit les Ayrshires dans le comté. Nous avons plusieurs bons taureaux de cette race, avec pedigree. Quelque temps après, nous eûmes les Alderneys, mais ceux-ci n'ont pas fait fureur.

Avec ces nouvelles races, qu'est-il arrivé ? Les formes de notre bétail se sont arrondies, mais le lait et le poids n'ont pas été augmentés. C'est le résultat d'avoir croisé nos vaches canadiennes, avec des races qui ne sont supérieures ni en poids ni en lait.

C'est aussi ce qui est advenu de la taille de nos chevaux. Il y a une quinzaine d'années, un cri général s'éleva contre le Clyde. On le trouvait trop lourd, etc. Le Percheron devint à la mode. Il n'y avait que le Percheron pour nous sauver. Quoique de forte taille, le Percheron ne réussit pas. Dans dix ans, nos enfants ignoreront ce que c'est qu'un Percheron.

On se rejeta alors sur le demi-Normand et sur le pur sang. Ce fut le comble du désastre. Après avoir perdu une dizaine d'années à des essais malheureux, on revint au Clyde, qui croise si merveilleusement bien avec nos juments poulinières. Nous nous sommes défaits de notre Normand et nous avons conservé notre Clyde (côté \$2,500), qui nous donne une centaine de poulains par année, tous supérieurs. A trois ans, ils sont capables de travailler, et à quatre ans, les commerçants nous les enlèvent au plus haut prix du marché. Les Clydes sont des chevaux d'une belle forme, excellents travailleurs et d'une précocité remarquable. A quatre ans, et même avant cet âge, ils sont aussi bien formés que les autres chevaux à six ou sept ans.

Dans une correspondance à la *Semaine Agricole* en 1869, je soutenais les mêmes idées sur l'amélioration de notre bétail, par les grosses races, et je prétendais que le rude climat du Canada et notre hivernement, un fourrage sec, tendent continuellement à rapetisser la taille de nos animaux. Je suis encore du même sentiment. Voulois nous avoir de gros animaux et les conserver ? ayons et tenons des reproducteurs Durhams ? Ou dit que l'on nourrit quatre Ayrshires contre trois Durhams. Eh bien, pour moi, je préférerais mes trois croisés Durham aux quatre croisés Ayrshire. Mes Durhams donneront plus qu'autant de lait, et quand je voudrai vendre pour la boucherie, on pour l'exportation, j'aurai de la viande à vendre et non

des charpentes d'os, à peine recouvertes de minces filaments de chair sans jus, ni saveur.

Je n'ai pas d'idées absolues à ce sujet, M. le Rédacteur. L'expérience a été telle dans le comté de Chambly. Il se peut qu'elle ait été toute autre ailleurs. Je dois avouer que le chemin de Longueuil était fréquenté, depuis 50 à 60 ans, par les éleveurs des Etats-Unis, qui amenaient des bêtes à cornes au marché de Montréal. Plusieurs de ces animaux, généralement de la race Devon, ont été achetés par nos pères, sur le parcours du chemin, et quand survint l'importation des taureaux Durhams, il se peut que les conditions d'accouplement aient été plus favorables ici qu'ailleurs.

Mais nous avons d'autres autorités pour nous appuyer. Le Dr McEachran, dont personne ne contestera la compétence, recommande fortement le croisement Durham, en prévision des besoins futurs. M. S. Blackwood, éleveur émérite de Shefford, dans une correspondance qui a paru dans le numéro du journal d'agriculture du mois de mars, déclare, d'après une expérience de 40 ans, que c'est le croisement Durham qui lui a donné le plus de satisfaction, tant sous le rapport du lait que sous celui de la viande. Et M. Blackwood parle de ce résultat, son livre de recettes et de dépenses en mains.

Nous avons de plus l'exemple de M. Cochrane, qui a toujours continué son exploitation de Durhams, et les résultats sont beaucoup d'honneur aujourd'hui à sa perspicacité. A présent que cette race reprend faveur, M. Cochrane est assuré d'être payé de ses peines et de ses risques.

Nous avons aussi l'exemple de la province d'Ontario, qui a continué sans relâche l'amélioration de son bétail par les Durhams, et qui fait maintenant une ample moisson d'or sur les marchés anglais.

Conclusion.—Suivant mon humble avis, si le Conseil d'Agriculture, si les Sociétés d'Agriculture, si quelques particuliers généreux comme M. Prentice veulent favoriser les cultivateurs de la province de Québec, qu'ils nous donnent des Durhams, ou des Devons, ou des Herefords, tous animaux de grosse race, suivant les besoins et la fertilité de telle ou telle localité. Alors, avec le produit de ces races, nous pourrions exporter en Europe, et prendre notre part de l'or qui s'en va actuellement à l'Ontario et aux Etats Unis.

Je sais que des agronomes distingués comme le Révd. M. Tassé, de Ste. Thérèse, M. Barnard, du *Journal d'Agriculture*, et des éleveurs qui font honneur au nom canadien, comme MM. Atchez Mousseau, D. Phaneuf, J. Bte. Beaudry, et autres, s'opposent au croisement Durham. Le public attend d'eux, que, tout en faisant abstraction de la forme et du style de cet écrit, ces messieurs réfutent mes prétentions et qu'ils donnent les raisons de leur manière de voir. Le public jugera alors quelles sont les races qui conviennent le mieux au pays, pour la production du lait et de la viande.

Le sujet est de la plus haute importance. Il s'agit de donner une direction judicieuse au mouvement qui vient de surgir, créé par les demandes de l'Europe. Il ne faut pas se tromper au point de départ. L'avenir appartient à ceux qui prévoient juste. La question est vitale et nous remercions M. Chapleau d'avoir eu le patriotisme de la porter devant le peuple, pour la lui faire étudier, afin d'adopter les meilleurs moyens pour qu'il ait sa part de l'or européen, qui refuse maintenant vers le nouveau monde.

Apiculture.

Essais : Des signes, heures et accidents du jet.—

Pour veiller à la sortie des essaims, il faut se régler sur le temps que les abeilles ont coutume de jeter dans chaque localité, et les garder à vue, depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir.

Lorsque les bourdons sortent pendant la chaleur du jour, et qu'ils font du bruit devant les ruches, c'est une marque qu'ils essaimeront dans peu de jours ; ces bourdons sont de l'année, ceux de l'année précédente ayant été exterminés.

Les abeilles sortent parce que la place ne suffit pas pour les contenir toutes, ce qui oblige un grand nombre de rester en pelote, jusqu'au moment du départ hors de la ruche, de peur d'étouffer ; et si l'n'y avait point de jeunes reines pour les conduire ailleurs